Laure
Adler

L'insoumise

Simone Weil

récit

ACTES SUD

"Son nom est connu dans un cercle d'initiés qui la considèrent comme une icône de la pensée contemporaine et qui se ressourcent régulièrement dans ses écrits.

Je fais partie de ces personnes qui, par les hasards d'une amitié, à l'adolescence, ont eu la chance de tomber sur *La Pesanteur et la Grâce*, et, comme bon nombre d'étudiants, je le suppose, j'ai appris par coeur certains fragments qui résonnaient en moi comme des aphorismes de sagesse et de compréhension du monde. Pendant des années ce livre de chevet fut pour moi comme la boussole du marin au milieu de l'océan déchaîné.

Trente ans après, mes recherches sur Hannah Arendt me firent lire ou relire certains textes comme *La Condition ouvrière* et *L'Enracinement*. Je fus, de nouveau, frappée par sa profondeur d'analyse, son courage physique et intellectuel, la pertinence de ses propositions, son mystère aussi, ce mystère d'une vie brisée à trente-quatre ans dans le feu de la recherche de la vérité.

Aujourd'hui, nous avons besoin de la pensée de Simone Weil, de sa clairvoyance, de son courage, de ses propositions pour réformer la société, de ses fulgurances, de ses questionnements, de son désir de réenchanter le monde."

(extraits de la préface)

LAURE ADLER

Journaliste et écrivain, Laure Adler a animé de nombreuses émissions littéraires ou de débat, tant à la radio qu'à la télévision. Elle a dirigé pendant six ans France-Culture et a assuré des fonctions éditoriales chez Grasset, au Seuil, et actuellement chez Actes Sud. Elle est par ailleurs l'auteur de nombreux livres de fiction ou de non-fiction.

DU MÊME AUTEUR

A L'AUBE DU FÉMINISME : LES PREMIÈRES JOURNALISTES, 1830-1850, Payot, 1979.
SECRETS D'ALCÔVE : HISTOIRE DU COUPLE DE 1830 À 1930, Hachette Littératures, 1983, 2006 ; Complexe, 1990.
L'AMOUR À L'ARSENIC : HISTOIRE DE MARIE LAFARGE, Denoël, 1986.
AVIGNON, 40 ANS DE FESTIVAL, avec Alain Veinstein, Hachette Littératures, 1987.
LA VIE QUOTIDIENNE DANS LES MAISONS CLOSES : 1830-1930, Hachette Littératures, 1990, 2002 ; rééd. 2008 poche.
LES FEMMES POLITIQUES, Seuil, 1993 ; Points Seuil, 1994.
L'ANNÉE DES ADIEUX, Flammarion, 1995 ; J'ai lu, 1996.
MARGUERITE DURAS, Gallimard, 1998 ; Folio, 2000.
A CE SOIR, Gallimard, 2001 ; Folio, 2003.
DANS LES PAS DE HANNAH ARENDT, Gallimard, 2005.
LES FEMMES QUI LISENT SONT DANGEREUSES, avec Stefan Bollmann, Flammarion, 2006.
LES FEMMES QUI ÉCRIVENT VIVENT DANGEREUSEMENT, Flammarion, 2007.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00294-7

LAURE ADLER

L'INSOUMISE

récit

ACTES SUD

Dans cette vie qui vous apparaît quelquefois comme un grand terrain vague sans poteau indicateur, au milieu de toutes les lignes de fuite et les horizons perdus, on aimerait trouver des points de repère, dresser une sorte de cadastre pour n'avoir plus l'impression de naviguer au hasard.

PATRICK MODIANO,
Dans le café de la jeunesse perdue.

Les temps changent. Nous vivons une période de cacophonie, de brouillage des repères, d'absence de plus en plus accentuée de la notion de valeur. Le mot même aurait tendance à devenir ringard, celui d'engagement tout autant.

Nous entendons tous les jours nos gouvernants nous dire que l'argent serait notre guide et que gagner plus nous rendrait heureux. Nous assistons, d'abord interloqués puis découragés, à cette montée d'un discours toujours plus dominant. Les riches deviennent de plus en plus riches, les pauvres de plus en plus pauvres. La droite séduit la gauche qui, elle-même, demeure aphone ou inaudible sur les grands thèmes qui nous tiennent à cœur : la lutte pour l'égalité, la transmission du savoir, l'avenir de la démocratie.

Brouillage, cynisme, opacité même, si on fait semblant de tout nous dire sous prétexte de communiquer.

Elle, Simone Weil, c'est le contraire.

Elle, c'est la franchise, la droiture, la lutte pour les plus pauvres, la recherche de la pureté.

Elle, dès son plus jeune âge, a lutté sur tous les fronts : politique, moral, psychique, spirituel, pour que la société soit de plus en plus juste.

Elle, elle a donné sa vie pour ses idées et n'a pas barguigné sur les souffrances que cela impliquait que d'atteindre un idéal.

Son nom est connu dans un cercle d'initiés qui la considèrent comme une icône de la pensée contemporaine et qui se ressourcent régulièrement dans ses écrits.

Je fais partie de ces personnes qui, par les hasards d'une amitié, à l'adolescence, ont eu la chance de tomber sur La Pesanteur et la Grâce*, et, comme bon nombre d'étudiants, je le suppose, j'ai appris par cœur certains fragments qui résonnaient en moi comme des aphorismes de sagesse et de compréhension du monde. Pendant des années ce livre de chevet fut pour moi comme la boussole du marin au milieu de l'océan déchaîné.*

Question d'âge et de mélancolie ? Je m'en suis éloignée…

Trente ans après, mes recherches sur Hannah Arendt me firent lire ou relire certains textes comme La Condition ouvrière *et* L'Enracinement. *Je fus, de nouveau, frappée par sa profondeur d'analyse, son courage physique et intellectuel, la pertinence de ses propositions, son mystère aussi, ce mystère d'une vie brisée à trente-quatre ans dans le feu de la recherche de la vérité.*

France Culture m'offrit la possibilité, à l'été 2007, de lui rendre hommage.

Je me plongeai alors, pour la première fois, dans cet immense chantier que sont ses cahiers.

Ce fut une véritable odyssée, un vertige.

Cette fois-ci l'admiration se transformait en passion.

Pourquoi est-elle si peu lue ?

Pourquoi est-elle si peu connue ?

Ce livre est un livre d'admiration qui se donne pour but d'agrandir le cercle des amoureux de Simone Weil.

Car, aujourd'hui, nous avons besoin de la pensée de Simone Weil, de sa clairvoyance, de son courage, de ses propositions pour réformer la société, de ses fulgurances, de ses questionnements, de son désir de réenchanter le monde.

Qui d'autre qu'elle aurait songé à abandonner la sécurité, si durement et si chèrement acquise, de l'exil américain pour se rendre à Londres auprès du général de Gaulle ?

Qui d'autre, après tant d'épreuves, dans ce climat d'inquiétude et d'intranquillité, aurait eu ce sentiment de gêne, voire presque de honte, à vivre loin des dangers du nazisme et à enfin profiter de cette condition d'étudiante douée et calme – enfin de nouveau étudiante – ayant la possibilité de passer des journées entières dans les bibliothèques, telles la New York Public Library et d'autres, spécialisées dans le folklore, l'histoire des religions, la théologie ?

Qui d'autre, après avoir noirci des milliers de pages où s'entrelacent des notations philosophiques, des fragments de dialogues de Platon, des commentaires de textes pythagoriciens, des méditations religieuses, des réflexions politiques – travaux, entre autres, sur le colonialisme, le syndicalisme, le libéralisme –, aurait eu le courage de tout laisser en plan, d'abandonner sur place ce gigantesque travail – œuvre dans l'œuvre – pour s'embarquer, sans bagages, sur un bateau pour l'Angleterre ?

Comment a-t-elle fait pour se séparer, d'abord à Marseille puis ensuite à New York, de ses petits cahiers, cahiers bouées de survie, cahiers fétiches, doudous magiques, cahiers essence même de son engagement, vade-mecum pour des temps désespérés, leçons de courage, d'humilité et de méthode pour résister, dialogue intérieur permanent qui la tiennent en vie – ou plutôt déjà en survie ?

Cahiers atemporels qui, aujourd'hui, prennent une singulière résonance et nous permettent de réfléchir, de penser l'événement, de résister intérieurement, et qui nous donnent aussi les outils pour comprendre l'inacceptable : l'oppression des plus humbles, la précarité de celles et de ceux qu'on laisse sur le bord du chemin mais aussi les conséquences de l'affaiblissement des syndicats dans la société contemporaine, l'absence de considération de plus en plus visible qu'on porte aux ouvriers, la dureté de leurs conditions de travail, la réalité même de leur travail dont on ne veut plus rien savoir.

Qui d'autre ?

SORTIR DE SOI

Elle savait qu'elle pouvait en mourir mais que signifiait mourir ? Pour elle d'abord quitter ce corps, ce corps qui l'avait fait tant souffrir. Elle deviendrait peut-être absence-présence, jeune femme androgyne transformée en oie cendrée volant dans le ciel ou pure attente, enfin proche de l'extase mystique ?

Elle ne le savait pas et ne voulait pas le savoir. Elle n'avait cure de ses migraines, de ses insomnies, de son état d'épuisement. Elle était tellement volontariste qu'elle pensait qu'elle allait encore gagner contre cette fatigue immense pour continuer à écrire sur l'avenir de la France et vivre enfin le moment où son pays serait libéré.

Peut-être sa force psychique l'emporterait-elle sur son état de délabrement physique ? Dans son cahier, elle écrit : "sortir de soi, c'est la renonciation totale à être quelqu'un, le consentement complet à être quelque chose" (K16, ms 96). Elle n'avait pas encore réussi à sortir d'elle-même et à se contempler du dehors.

Voulait-elle ressembler à son frère, son frère adoré, son frère qu'elle admirait, son frère qui savait tout et qui lui apprenait les mathématiques, la physique, le relativisme ? André qui croyait en

elle, qui n'aimait pas être loin d'elle, qui l'invitait l'été dans ses séminaires à la campagne, entre mathématiciens fondateurs de cette école secrète, collective et anonyme, Bourbaki, à faire de l'algèbre le jour, de la politique la nuit.

Alors oui, garçon, mais du côté du frère, du désir de recherche, de l'amour de la poésie, du ressourcement dans l'étude du sanscrit, du questionnement permanent de soi-même. Fille aussi, romantique, croyant à l'amour, au désir, à la joie, au bonheur.

On ne le dira jamais assez, celle qu'on a enfermée dans la cage du malheur, de la souffrance, de la volonté du néant, était un être solaire, aimant rire, discuter, faire de l'humour, nager, prendre le soleil, écouter de la musique, aller au théâtre – "ah si j'avais eu *n* vies, dira-t-elle peu de temps avant de s'éteindre, j'en aurais consacré une exclusivement au théâtre" –, connaissait par cœur des livrets d'opéra, aimait jusqu'à la folie l'Italie, s'absorber dans la beauté d'un paysage ou d'une peinture. Bref, une dévoratrice de tout ce que pouvaient lui offrir la bonté des êtres et la beauté du monde.

Alors pourquoi avoir voulu cacher, avec autant d'obstination et ce, dès la fin de l'adolescence, sa féminité ? Très vite, elle eut à affronter la souffrance, ce qui empêcha la possibilité, dès la prime enfance, d'être en accord avec elle-même ; peut-être aussi parce qu'elle avait un frère qu'elle admirait tant qu'il en devint, plus ou moins consciemment, le modèle d'identification, peut-être aussi parce qu'elle a, très jeune, dissocié le corps de l'âme.

Il n'y avait pas de posture particulière dans sa manière de s'habiller, juste une façon de dire

qu'elle n'était pas seulement une fille, mais un être intellectuel, à une période où les garçons étaient, de manière écrasante, majoritaires, dans les cercles où l'on prétendait penser. Elle ne voulait pas, de manière générale, se montrer, se dévoiler et à force de ne pas vouloir attirer l'attention elle finit par se faire distinguer comme quelqu'un qui dissimulerait ce qu'elle pensait être sa laideur.

Du style, très jeune, on lui reconnut. Certaines même en furent piquées de curiosité ou d'envie. Comme Simone de Beauvoir qui, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, se souvient de l'avoir croisée en juin 1926 dans la cour de la Sorbonne, accompagnée d'une bande d'anciens élèves d'Alain avec, dans la poche de sa vareuse, un numéro des *Libres propos* et *L'Humanité* : "Elle m'intriguait, à cause de sa grande réputation d'intelligence et de son accoutrement bizarre… Une grande famine venait de dévaster la Chine, et l'on m'avait raconté qu'en apprenant cette nouvelle elle avait sangloté : ces larmes forcèrent mon respect plus encore que ses dons philosophiques."

Simone, pourtant, ne pleurait pas souvent, mais était en empathie avec les autres, ainsi qu'avec les événements. Elle souffrait pour ceux qui souffraient et voulait leur venir en aide. Elle-même a passé sa vie à souffrir, mais ne s'intéressait guère, voire pas du tout, à elle. Son copain, Jacques Ganuchaud, qui faisait partie de sa bande du lycée Henri-IV, le remarquera tout de suite : elle n'était pas comme les autres, pas seulement dans son apparence physique, dans sa manière de s'enflammer pour des causes politiques mais

aussi par une profonde indifférence à elle-même, une constante disposition à s'intéresser à autrui, une volonté, avant même d'avoir vingt ans, d'être inquiète de tout et sur tout et de ne pas vouloir s'installer dans la vie. Ce n'est pas pour rien qu'Alain, son professeur, celui qui l'a formée et dont elle se sentira proche jusqu'au dernier souffle de vie, l'avait nommée "la Martienne".

Fille elle était née. Garçon manqué, ne sachant pas vivre le présent, elle demeurera. C'est sans doute pour cela qu'elle voulut agir sur les événements, se battre sur tous les fronts.

LA RACINE DU GRAND SECRET

Il fait froid dans cette localité non loin de Canterbury. Elle repose ici dans ce cimetière d'Ashford, dans le carré réservé aux catholiques.

Grisaille et mélancolie. Morsure du froid et nuages bas.

Sentiment très fort de cette solitude qu'elle a endurée les derniers jours de sa vie.

Depuis le 25 décembre 1942 un petit bureau lui avait été affecté dans l'annexe d'un hôtel particulier de Londres au 19, Hill Street où s'était installé le commissariat à l'Intérieur. Certains résistants, comme Jean-Louis Crémieux-Brilhac, dans son ouvrage magistral *La France libre*, la décrivent dans ce mystérieux repaire, en retrait de la demeure des maîtres, ouvrant sur une impasse, où, la nuit, dormaient domestiques et cochers, le jour travaillaient ce qu'il nomme des semi-clandestins.

Semi-clandestine, ce mot convient bien à sa situation et à la manière dont elle la vit. Sous la direction d'André Philip – qu'elle avait rencontré à New York et qui lui avait permis de faire ses

papiers pour rejoindre Londres où il exerçait les fonctions de commissaire à l'Intérieur du "gouvernement en exil" constitué par de Gaulle –, elle était chargée d'écrire des textes sur la France future et d'examiner ceux qui émanaient des comités de résistants agissant en France. Elle aurait tant voulu rejoindre la zone occupée, se faire parachuter pour des missions difficiles. Elle avait acheté un casque de parachutiste et un manuel d'aviation qu'elle avait appris par cœur, mais ni Maurice Schumann ni André Philip, qui l'aimait bien et qu'elle trouvait être un "type épatant" – ce qui, dans sa bouche, est un très grand compliment –, ne l'avaient jugée apte et assez forte physiquement. Elle avait tant insisté que Schumann s'était senti obligé d'en parler à son camarade, son aîné et aussi son ami, Jean Cavaillès.

Cavaillès était un de ses anciens condisciples de Normale sup. Il était à Londres entre la mi-février et la mi-avril. Schumann extorqua un rendez-vous, qui eut lieu dans un hall de Withehall Palace. Simone supplia son condisciple de lui faire confiance de manière si ardente qu'il n'osa pas la décevoir de vive voix mais, le lendemain, dans le tête à tête qui suivit, le jugement de Cavaillès fut sans appel : "En aucun cas la souffrance et le danger que comporterait une mission confiée à un être aussi singulier et aussi reconnaissable ne pourraient être utiles."

Schumann insista encore. Il lui expliqua qu'elle s'était engagée à mourir pour la patrie, il lui faisait confiance, elle possédait une vocation particulière. Cavaillès fit valoir que lui-même avait aboli en lui sa dimension d'intellectuel pour ne plus être que soldat. Il conclut en disant de Simone : "C'est un cas de noblesse exceptionnelle, mais aujourd'hui il n'y a plus de cas."

Elle savait que ce n'était plus la peine de revenir à la charge. Alors elle lisait et, surtout, elle écrivait. Quelquefois elle oubliait le temps et, le matin, ses camarades la trouvaient la tête penchée sur son bureau en train d'écrire des études sur la réorganisation de la France après la guerre, embryons de son immense et dernier texte, *L'Enracinement*. Elle ne ressentait plus la fatigue, elle avait perdu cette horloge interne qui nous somme de manger, de dormir. Elle se dématérialisait et elle aimait cette sensation d'être au-dessus de son propre corps.

Ce matin-là du 15 avril 1943, une de ses camarades, Simone Deitz, avec qui elle avait fait le voyage depuis New York et qui voulait, comme elle, rejoindre la France pour combattre, frappa, en vain, à la porte de son bureau. Personne. Après enquête, elle comprit que Simone n'était pas non plus venue la veille. Inquiète, elle décida de se rendre dans la chambre du quartier ouvrier où elle habitait à Portland Road chez Mrs Francis, une veuve d'instituteur, mère de deux enfants avec qui, depuis deux mois, elle s'était liée d'amitié. Mrs Francis l'avait d'abord logée dans une chambre au rez-de-chaussée, un peu sombre et froide, puis, la voyant si maigre, si affaiblie, avait décidé de lui octroyer la plus belle chambre en haut de la maison, avec une fenêtre qui donnait sur des arbres fruitiers.

Personne non plus dans la maison. Pas de bruit dans la chambre. Son amie trouva Simone au pied du lit, inanimée.

Elle réussit à lui faire reprendre connaissance et voulut appeler un médecin pour l'hospitaliser. Simone, dans un premier temps, la supplia

de ne rien en dire et de ne rien faire. Puis, en pleurant, elle téléphona à Schumann qui ne lui laissa pas le choix.

Elle fut transportée, sur ordre du médecin, à l'hôpital Middlesex. Après avoir été examinée, elle fut transférée dans la grande chambre commune. Le Dr Bennet diagnostiqua une tuberculose qui s'était emparée de ses deux poumons affectés de multiples lésions. Il lui dit qu'il pouvait la sauver si elle consentait à s'alimenter et à se laisser soigner. Dès le premier contact, elle ne l'aima pas et elle ne s'empêcha pas de le lui dire. Elle était épuisée et les allées et venues des infirmières la fatiguaient. Elle n'en dit rien.

Deux jours plus tard elle rédigea une lettre à ses parents où elle se plaint de ne pas avoir de leurs nouvelles et leur conseille de naviguer sur l'Hudson vers l'Albany : "Le ciel doit être extrêmement bleu au-dessus de New York. Ici le printemps est merveilleux. Londres est plein d'arbres fruitiers blancs et roses." Elle s'inquiète de savoir s'ils n'ont pas des soucis d'argent et les supplie de jouir de la vie. Elle ajoute que tout va bien pour elle et conclut : "Partout où il y a une belle chose dites-vous que je suis là. Je me demande s'il y a des rossignols américains ? *Foundest love, my two darlings*."

Ce même jour, elle envoya une lettre à son frère lui demandant d'adhérer à *la France combattante*, ce qui signifie, pour elle, du point de vue des principes, d'affirmer qu'il "était juste et beau, en juin 1940, de proclamer le maintien de la France dans la guerre ; ce dont, pour moi, je n'ai jamais douté".

Rien ne peut faire imaginer à sa famille ce qu'elle endure. Aucun indice.

Au bout de trois jours, elle fut transportée, contre son gré, dans une chambre particulière parce qu'elle était contagieuse. Elle lutta contre cette décision auprès de son médecin. Elle voulait toujours, depuis si longtemps, partager la condition des plus humbles, ne jamais être privilégiée. De la même manière, elle ne mangeait presque plus depuis des mois, prétextant qu'ainsi elle n'ôtait pas la possibilité de s'alimenter à ceux qui en étaient privés.

Ascèse mystique ou dévouement naturel ? Les deux sans doute à la fois, entremêlés depuis longtemps.

Le lendemain matin, Francis-Louis Closon, son supérieur direct au commissariat de l'Intérieur, vint avec sa femme et Maurice Schumann, à son chevet. Après avoir discuté avec le médecin, ils lui annoncèrent que, dans deux mois, elle pourrait sortir et passer sa convalescence dans un sanatorium. Simone ne réagit pas positivement à ses espoirs de guérison et employa toutes ses forces – elle n'en avait guère – à faire promettre à ses amis et à sa logeuse de ne pas informer de son état de santé ses parents et son frère, qui vivaient en Amérique et n'avaient aucun moyen de venir la rejoindre. Mieux, elle demanda à Mrs Francis de lui apporter du papier à lettres, mit au dos de l'enveloppe son adresse à PORTLAND ROAD et voulut de nouveau leur écrire pour leur parler de sa vie à Londres. Elle n'en eut pas la force cette fois-ci.

Par la fenêtre de sa chambre, elle ne voyait qu'un petit bout de ciel. Elle se sentait mourir. Pas avec joie mais non sans déplaisir. Elle se pré-

parait depuis si longtemps à franchir cette frontière qu'elle avait nommée de différentes façons depuis plus de vingt ans. Etait-ce l'infini, le purgatoire, l'innommable ? C'était, en tout cas, la possibilité de quitter enfin ce corps, son corps qui l'avait fait tant souffrir depuis l'aube de son adolescence.

Une infirmière devait porter la cuillère à sa bouche pour qu'elle puisse avaler. Elle refusa le lait sous prétexte que les petits enfants en avaient un besoin vital en temps de guerre. Maurice Schumann revint la voir, tempêta en lui expliquant que la nourriture était répartie et que si on lui donnait du lait, les petits enfants en avaient déjà eu leur part. Rien n'y fit. Elle détestait l'idée qu'on puisse l'aider, l'assister pour manger, ne finissait pas les plats. Après les premiers jours où elle reprit un peu bonne mine, elle retomba dans une fatigue extrême.

Elle n'avait pas eu le temps de ramasser ses affaires avant d'être transférée d'urgence à l'hôpital et était venue sans rien à l'exception de son dernier cahier, un petit cahier de cent huit pages, d'un format de 17,5 sur 11 centimètres qu'elle avait acheté à Londres en décembre 1942 et où elle avait noté, par fragments, ses pensées, ses lectures, ses méditations avec un stylo à encre. Elle utilisera un crayon au premier jour de son arrivée à l'hôpital et écrira des notes sur Lucifer. Puis elle évoquera le thème du bâton d'aveugle cher à Descartes.

S'apprête-t-elle à ne plus percevoir sa propre existence comme lui appartenant en propre ?

Le lendemain, elle décide de faire appel à sa mémoire, elle qui a tout laissé à New York puis, auparavant, à Marseille et, au lieu de manger, se nourrit de contes qu'elle affectionnait tant depuis l'enfance, des contes de tous les pays qu'elle collectionnait dans les encyclopédies, des contes qu'elle lisait dans les livres savants des spécialistes de mythologies, des contes qu'elle trouvait dans les rayons spécialisés des bibliothèques où elle aimait tant se réfugier. Comme celui, rédigé la veille de son hospitalisation, de la jeune fille mariée à un serpent, ou cet autre, tiré des contes chinois, du vacher et de la tisseuse, l'histoire d'un pauvre petit vacher qui s'occupe très bien d'une vache depuis l'âge de douze ans et qui lui propose d'aller épouser la tisseuse, fille du roi du ciel qui tisse les nuages. Le vacher fait confiance à sa vache, monte au ciel, se marie avec sa dulcinée, mais n'aura le droit de la voir qu'une fois par an.

Elle se souvient des aphorismes des sophistes grecs qui enseignent qu'on ne peut atteindre la vérité. Elle le pense aussi. "Nous comprenons peu et mal", note-t-elle alors dans son cahier (K18 ms 17). Mais qui peut nous enseigner la vérité ? Là est la racine du grand secret. Elle pense aux constellations, aux astres en feu, à la Voie lactée.

Des camarades de la Résistance, dès qu'ils apprennent la nouvelle de son hospitalisation, veulent venir lui rendre visite. Elle qui agaçait tant, maintenant qu'elle est malade et peut-être en train de mourir, deviendrait-elle intéressante aux yeux des autres qui ne voulaient pas lui faire confiance ? Alors elle refuse les visites, s'étonne même que certains insistent, a besoin d'être seule et n'accepte plus que la présence de Mrs Rosin, une vieille amie de ses parents qu'elle

connaît depuis longtemps, de sa logeuse et de Mme Closon.

Elle a envie de s'enfoncer dans la remémoration de l'épopée de Gilgamesh dont elle avait lu, grâce à son amie de khâgne et de cœur, Simone Pétrement, qui lui avait donné l'ouvrage, de longs passages au début de l'hiver de 1940. Elle avait profité de l'occasion pour apprendre le babylonien, langue qu'elle trouvait "dérisoirement facile" et qu'elle s'amusait, sans grammaire ni dictionnaire, à traduire pour le plaisir. Elle avait été étonnée, à l'époque, de constater comment Gilgamesh réagit de manière si ingénue à la mort de son ami, possède soudain la révélation qu'il mourra lui-même et part à la recherche du secret de l'immortalité.

Ce n'est plus le souvenir de cette intense complicité qu'elle avait eue avec Simone qui lui remonte à la mémoire, ni sa fierté d'avoir si vite compris l'essentiel de cette langue dont elle se fit l'écho – de manière malicieuse à son frère en l'appelant "mon ami Gilgamesh" –, mais, plutôt, comment et de quelle manière, après le déluge sumérien et malgré leur soif de sacrifice, les dieux avaient décidé de ne plus jamais détruire l'humanité.

Simone se considère-t-elle alors comme faisant encore partie de l'humanité ?

Oui, je le crois, même si elle pense plus aux êtres non nés qui viendraient au monde au cours des siècles suivants qu'à sa propre petite personne qui s'étiole de tous les côtés. Oui, parce qu'elle évoque, encore, avec insistance, la beauté du monde, la fascination qu'exerce sur nous un tableau de Goya où l'écoute d'une sonate de Schubert. Oui, parce qu'elle croit que tout être possède en lui le désir de faire le bien du berceau à la tombe.

Et, de ce désir-là, nous ne devrions jamais, jusqu'à notre dernier souffle, nous départir. Ne jamais, non plus, nous résigner à ce sentiment d'abandon qu'est la fatalité.

Simone est prête à mourir mais pas résignée à l'accepter. Il lui reste d'autres combats à mener avant de s'éteindre.